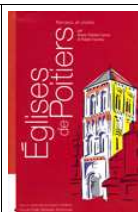


Poitiers

(Vienne)

L'église Sainte-Radegonde



Extrait du livre,
Églises de Poitiers,
par Marie-Thérèse Camus et Robert Favreau,
Poitiers, éd. Gilbert de La Porrée, 2006.

© PARVIS - 2019
Centre théologique de Poitiers
www.poitiers.catholique.fr/parvis



Lieu de pèlerinage au tombeau de sainte Radegonde, cette église offre un clocher-porche et un chevet romans réunis par une nef gothique.

Vocabulaire

Fille du roi de Thuringe, Radegonde, née vers 520, fut emmenée en captivité avec son frère, par le roi Clotaire Ier, à la suite d'une incursion dévastatrice des Francs (531). Élevée à la cour, elle devint l'épouse du roi. Elle tint dignement son rôle de reine, tout en consacrant le plus possible de son temps à la prière et au secours des pauvres. Lorsque Clotaire fit tuer son frère, elle s'enfuit ; puis, avec le consentement de son mari, elle obtint de Médard, évêque de Noyon, qu'il la consacra à la vie religieuse. Elle se fixa à Poitiers, y fonda une abbaye, pour laquelle elle reçut, de l'empereur de Constantinople, une relique de la Sainte Croix, et, tout en se voulant simple moniale, elle fut la guide et l'inspiratrice de la nombreuse communauté qui l'avait rejointe. Elle mourut le 13 août 587. Son culte est répandu partout, surtout en France, mais encore en Allemagne et en Autriche.

Quelques jalons de son histoire

L'abbaye Sainte-Croix fut établie entre le rempart gallo-romain et le groupe épiscopal de la cathédrale. On peut voir, au nord-est du baptistère, les vestiges de l'église abbatiale, et, plus loin, la cellule, reconstituée, de Radegonde. Comme on ne pouvait à l'époque enterrer les morts à l'intérieur des murs, Radegonde avait fait construire, au pied de la muraille, une église Sainte-Marie pour la sépulture de sa communauté. Elle y fut inhumée en 587, et, sans doute rapidement, l'église prit-elle son nom. Comme de nombreux miracles s'y produisirent, cette église devint une église de pèlerinage.

Une communauté de clercs fut chargée, sous l'autorité de l'abbesse de Sainte-Croix, de veiller sur le tombeau et d'accueillir les fidèles qui s'y pressaient. Vers le IX^e s., cette communauté se transforma en chapitre, qui assura la prière des heures, de matines à complies. Le chapitre comprenait vingt chanoines, sous la direction d'un prieur, mais avec les chapelains et autres clercs et serviteurs, il regroupa environ quatre-vingts personnes. Le cloître était au sud de l'église, le cimetière au nord, et les logis canoniaux entouraient l'église de tous les côtés, sauf à l'est en raison des débordements du Clain. La fonction première de l'église, c'est la prière des heures et la garde du tombeau assurées par le chapitre.

Tout un quartier d'artisans s'était formé entre l'église et la Grand'Rue d'une part, sur la rive droite du Clain de l'autre. L'église Sainte-Radegonde devint aussi l'église paroissiale de ce quartier.

L'église de Radegonde, peut-être remaniée au cours du premier millénaire, avait une nef charpentée à bas-côtés ; son abside à pans coupés se devine encore dans l'actuelle crypte. On était dans une période de grande reconstruction lorsqu'en 1012 l'abbesse Béliarde dégacha le tombeau qui avait été un temps dissimulé. Le bâtiment était sans doute en très mauvais état. On éleva une tour-porche à l'ouest de l'église, puis quelques années plus tard, un chevet à déambulatoire vint envelopper la vieille abside. Un grave incendie en 1083 affecta cette église qui venait d'être remaniée ou peut-être était en cours de chantier. On rehaussa alors l'abside et l'on procéda à une consécration en 1099.

Au XIII^e s., il parut nécessaire de refaire, une fois de plus, l'église. On commença par la nef à l'imitation des vaisseaux de la cathédrale avec l'intention de poursuivre par le chœur, mais peut-être par manque d'argent, on conserva le vieux chevet roman.

Au XV^e s., le sol du sanctuaire roman, qui devait être au niveau du déambulatoire, fut fortement surélevé. En 1870, l'entrée dans la crypte fut réaménagée par un allongement du chœur et par le percement d'un large escalier.

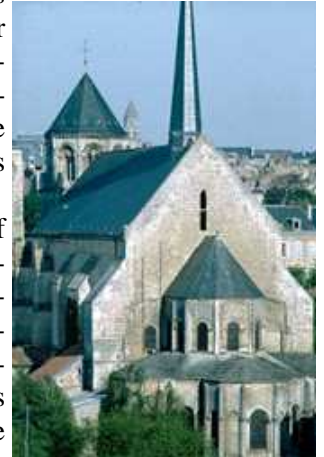
Faire le tour de l'église



En venant de la ville, le visiteur atteint le parvis médiéval, bien conservé, devant l'entrée. C'était le lieu où se tenait la juridiction du chapitre sur les habitants du quartier qui en dépendaient ; les bancs de pierre et la chaire du juge en témoignent encore. Ce que l'on aperçoit d'abord de l'église c'est une tour, en belles pierres de taille, d'environ 33 m. de haut. Une porte flamboyante du XV^e s. cache l'entrée du porche roman ; autour de la Vierge sont les saints protecteurs de la cité, Hilaire et Radegonde, accompagnés d'Agnès, la première abbesse et de la moniale Disciole (statues du XIX^e s.). D'un style robuste mais austère, les deux premiers niveaux appartiennent à une campagne du début du XI^e s. ; au-dessus, la salle des cloches, dont la partie supérieure devient un octogone, n'a été élevée qu'à la fin du siècle, comme l'indiquent les sculptures des baies. On accola alors, du côté nord, un escalier d'accès qui obtura deux baies anciennes. La mode des clochers-porches a été grande au XI^e s. en Poitou. Il était plus facile de placer une tour de pierre sur l'un des flancs d'une

église non voûtée qu'en son centre, et une telle construction à l'entrée flattait le prestige des commanditaires.

Descendez sur la petite place ombragée (l'ancien cimetière). Après avoir longé la nef gothique, scandée d'épais contreforts sévères, vous parvenez au chevet. La vue de ce chevet est la plus belle qu'offre le monument. Les volumes romans du déambulatoire, des chapelles rayonnantes et de l'abside haute viennent se plaquer harmonieusement contre le pignon gothique élevé sur les vestiges du mur oriental de l'église du premier millénaire, vestiges à peine visibles au-dessus des toits bas. Au ras du sol, vous trouverez les petites baies de la crypte. Les arcatures aveugles agrémentent les parois. La chapelle centrale et l'abside haute sont à pans coupés, rappelant le tracé de l'église antérieure.



Découvrir l'intérieur



Revenez à l'ouest et entrez dans l'église par la tour-porche, non sans avoir jeté un coup d'œil sur les dalles, autrefois polychromes, du Christ et de Radegonde (reliefs déposés provenant sans doute de l'ancienne façade). Vous ne trouvez plus l'harmonie ressentie à l'extérieur. L'architecte gothique ne s'est pas préoccupé d'assurer une bonne jonction entre la salle neuve qu'il construisait et le sanctuaire roman puisqu'il pensait abattre cette partie de l'église après la première tranche de ses travaux. La preuve est là, juste en avant du chœur ; en levant la tête vous verrez, en effet, le départ préparé de voûtes à nervures qui n'ont jamais été réalisées.

Ne cherchons donc pas une unité dans cet édifice, et détaillons chaque partie de l'église : devant nous la nef gothique, grande salle unique à quatre travées, dont les caractéristiques rappellent celles de la cathédrale toute proche : travées couvertes de voûtes bombées de style plantagenêt, murs armés d'arcatures dans la partie basse. À la base des grandes baies, une coursière

contourne les piliers en passant dans les contreforts extérieurs. On remarquera que les baies offrent des différences de l'est vers l'ouest car les travaux se sont déroulés en deux campagnes, l'une vers 1210-20, l'autre dans la seconde

moitié du XIII^e s. La sculpture, de bonne qualité reflète aussi cet écart. On rattachera à la première campagne la jolie chapelle Sainte-Madeleine, située au sud. Le style en est plus angevin (Saumur, Chinon) que poitevin, avec une voûte découpée selon de multiples nervures rayonnant à partir d'une clé et formant une sorte de baldaquin octogonal très bombé et bas. À la clé centrale est représenté le Christ assis sur un trône de majesté et bénissant, aux angles sont figurés les symboles des quatre évangélistes (homme pour Matthieu, lion pour Marc, bœuf pour Luc, aigle pour Jean). Les supports sont des colonnettes montées en encorbellement sur des têtes-console d'hommes et de femmes, réalistes ou fantaisistes. Elle comportait jadis autel et tabernacle et a parfois servi de salle de réunion pour les chanoines ; au XIX^e s. on l'a utilisée comme sacristie. Lui faisant pendant du côté nord, la chapelle des apôtres, où est aujourd'hui le chauffage, mais dont on voit encore de l'extérieur des fenêtres anciennes.



Pénétrons dans la crypte : nous débouchons dans la salle sépulcrale. Ses murs larges de plus de quatre mètres sont ceux de l'abside primitive, doublés pour recevoir les supports romans du chœur et les murs de l'abside. Deux couloirs permettent de les contourner. On se trouve alors dans un déambulatoire à trois chapelles qui sert d'assise au dispositif supérieur. Là se trouvaient les autels de saint Junien, ermite contemporain de Radegonde, de sainte Disciole et de sainte Agnès.

Le sarcophage, en forme de bâtière, est remarquable. Il est fait d'une pierre marbrière de couleur noire, reposant sur une dalle calcaire, datant de l'époque carolingienne ou du début du XI^e s. et ornée d'une belle frise sculptée. L'ensemble est soutenu par un support de trois piles de la fin du Moyen Âge. Le sarcophage a été ouvert en 1410 et

on y constata la présence du corps saint. En 1562, les huguenots le brisèrent, et jetèrent le corps dans un brasier ; les ossements que des personnes pieuses réussirent à sauver furent placés dans un étui en plomb déposé dans le tombeau en 1565. En 1987, lors du quatorzième centenaire de la mort de Radegonde, on réouvrit le tombeau et on le restaura ; l'analyse des ossements, n'a en rien contredit les sources écrites. Depuis 587 de nombreuses guérisons ou grâces ont été obtenues par son intercession. Les ex-votos qui tapissent les murs de l'église sont les témoins d'un ferveur qui ne s'est jamais démentie à travers les siècles. Le plus ancien ex-voto conservé sur la gauche en descendant dans la crypte, est une plaque de marbre noir qui rappelle les donations de la reine Anne d'Autriche en exécution d'un vœu qu'elle avait fait pour la guérison de son fils, Louis XIV, lorsqu'il avait été gravement malade devant Calais en 1658.



L'organisation des grands pèlerinages de Lourdes par le chemin de fer à partir de 1874 réserva une halte à Poitiers pour la vénération du tombeau de Radegonde. Les combats anticléricaux de la fin du XIX^e s. freinèrent les mouvements populaires de piété en l'église Sainte-Radegonde, mais aujourd'hui encore, lorsque l'on visite l'église, on ne peut ignorer la sépulture de la petite princesse thuringienne, devenue reine des Francs, qui choisit la vie de simple moniale pour être toute à Dieu, et on en ressent une certaine émotion.

Près du tombeau se trouve la statue de Radegonde, en marbre, par Nicolas Legendre, avec les attributs ordinaires de la sainte : sceptre, couronne, livre ; l'artiste lui a donné les traits de la reine Anne d'Autriche qui avait commandé l'œuvre (1658). Il n'est pas interdit d'être davantage touché par une autre statue de la sainte, en simple moniale, avec sceptre et livre et un beau regard intérieur (XVII^e s.).

Regagnons le niveau de l'église : Le chevet reçoit sa lumière des baies du déambulatoire et de son abside haute, de cinquante ans environ plus récente. Dans les églises romanes les plus anciennes de Poitiers, on n'a pas eu l'audace d'éclairer directement le centre du sanctuaire. Le procédé fut mis en place à Saint-Savin et ici après 1050. Les chanoines ont dû apprécier un éclairage abondant pour leurs lectures dans le chœur.

Le surhaussement de la partie centrale de ce chœur permet de voir de près les beaux chapiteaux et d'apprécier le travail des sculpteurs. On voit que, vers le milieu du XI^e s., ceux-ci s'inspiraient encore des chapiteaux antiques à feuillages corinthiens, mais en les simplifiant. Ils innovaient en modelant des blocs ornés de grands lions redressés, d'une grande force plastique et dont le graphisme très stylisé plaît encore. Un très beau chapiteau historié, placé juste à droite de l'axe du chœur mérite l'attention. Quatre scènes se succèdent : la première est à chercher côté déambulatoire : il s'agit de la tentation d'Adam et d'Ève, c'est-à-dire de la chute de l'homme. Puis trois scènes illustrent le Livre de Daniel : à la face sud, Nabuchodonosor portant les insignes de sa royauté, le sceptre et la couronne, est assis sur un trône à côté d'un arbre vu en songe. La présence de ce roi cruel est justifiée, le sculpteur reprend ici l'explication de Daniel : l'arbre est l'image d'un royaume plus grand que le sien, celui de Dieu ; sur la face tournée vers l'autel, le prophète Daniel est dans la fosse aux lions où il fut jeté sur ordre du roi ; les félins lui lèchent les pieds. Le prophète Habacuc, qu'un ange a été chercher dans les champs (en le tirant par les cheveux...) lui apporte le pain et le vin ; sur la face de gauche, très altérée, des hommes sont agressés par des lions. On le voit, le message est multiple. Daniel est un modèle pour les chrétiens. La foi l'a sauvé tandis que ses délateurs sont mangés par les lions. Il faut voir aussi en ce prophète, resté trois jours dans la fosse, une préfigure du Christ ressuscité de son tombeau le troisième jour après sa mort. Le geste de bénédiction qu'il fait en est un des signes. Le pain et le vin aussi, puisque symboles de l'Eucharistie. Enfin toute royauté doit s'incliner devant celle du Christ. Le style montre simplification des lignes et des volumes.



Au XIII^e s., le chœur fut orné de peintures consacrées à sainte Radegonde. Découvertes en 1836, elles furent repeintes par un artiste poitevin, Honoré Hivonnait, à la colère de Prosper Mérimée, inspecteur général des Monuments historiques. Le schéma est traditionnel : à la voûte on reconnaît un Christ en majesté entouré dans une cité céleste de la Vierge à l'Enfant et de saints. La Vierge est située à un emplacement privilégié au cul-de-four de l'abside, comme à Notre-Dame-la-Grande et il faut peut-être rappeler ici que l'église avait été à l'origine consacrée à la Vierge. À la droite de Marie, en hommage à la fondatrice du lieu, figure sainte Radegonde, puis les moniales Agnès et Disciole ; de l'autre côté se succèdent Fortunat, Grégoire de Tours et Médard de Noyon. Ces différents saints sont liés à l'histoire de Radegonde, ils représentent sa « famille » spirituelle. Au-dessous, se déroule le cycle hagiographique qui lui est consacré, réparti de part et d'autre d'un Christ en buste. À l'entrée du chœur, à gauche, on voit Radegonde exercer la charité, en face, elle est en train de prier. Les deux scènes du fond manifestent l'intervention du surnaturel dans sa vie : à gauche, elle accomplit un miracle de sa cellule, à droite, le Christ lui apparaît à la veille de sa mort. Il faut penser qu'une telle rencontre : un décor consacré à une sainte, placé au-dessus de son tombeau, dans l'église qu'elle fonda au sein de la cité où elle vécut, est exceptionnelle.

Les vitraux et le mobilier du chevet

L'aménagement actuel du chevet date du troisième quart du XIX^e s. : autel néoroman de la chapelle d'axe, et autel majeur néo-roman, exécuté en 1870 par les ateliers poitevins Charron et Beausoleil, vitraux de l'atelier Lobin de Tours dans le sanctuaire (1857-1872). Dans la partie haute du chœur, la croix (vitrail d'axe) est entourée de Radeconde et Fortunat, Agnès et Disciole. Dans la chapelle d'axe dédiée à la Vierge, ancienne chapelle de paroisse avant la Révolution, l'Assomption est entourée de scènes du Rosaire et de personnages bibliques préfigurant la Vierge d'après les exégèses médiévales. Les vitraux du déambulatoire glorifient Radeconde et les saints et saintes de race royale, ainsi que saint Martial et les saints évêques de Poitiers. Le programme, très savant, illustre une France « catholique et royale » chère à l'évêque de Poitiers le plus marquant de ce siècle, Mgr Pie.

Dans le déambulatoire, au-dessus de la porte de la sacristie (côté sud) une belle Vierge à l'Enfant du XVIII^e s., et du côté nord une statue en terre cuite de saint André et une statuette en bois de sainte Néomaye. Ont été placés sur des pilastres à l'entrée du chœur, deux anges adorateurs, en bois (XVII^e s.) qui ornaient sans doute un autel. La Pietà conservée dans le déambulatoire est l'œuvre d'un sculpteur poitevin de renom, Gervais de La Barre.

Les vitraux et le mobilier de la nef

En remontant vers la sortie occidentale : au nord, les baies jumelles des deux travées orientales sont consacrées à la vie et aux miracles de sainte Radeconde, d'après les vies rédigées par deux de ses contemporains, son ami et confident l'évêque Venance Fortunat, et la moniale Baudonivie, sa compagne depuis le temps où elle était reine.

Seuls les vitraux de la quatrième travée sont du XIII^e s., ceux de la troisième travée sont une œuvre, dans le même esprit, du verrier Carot (fin XIX^e s.). Dans les deux travées occidentales, on s'attardera principalement au grand vitrail - huit lancettes surmontées d'oculi, le tout couronné par une rose de caractère rayonnant - consacré à la vie du Christ avec, au sommet, le Jugement dernier.

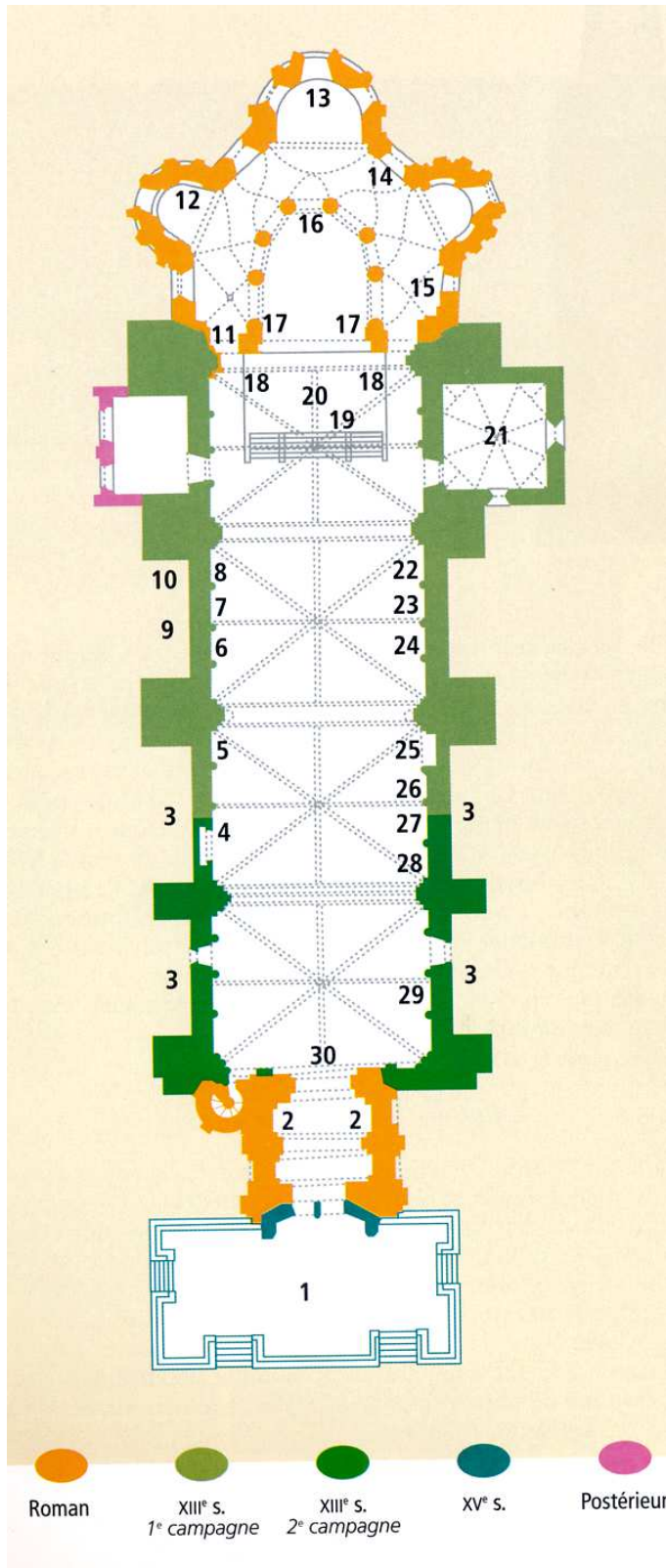


Puis c'est la vie de saint Blaise, dont la collégiale gardait des reliques. Les deux verrières du côté sud, sont lacunaires et fortement restaurées (vie de sainte Radeconde, vénération de la croix ?).

Les protestants ayant, en 1562, saccagé le mobilier, il a fallu le reconstituer. Les stalles de la seconde moitié du XVI^e s., en sont un témoin. La plupart des statues et tableaux conservés en l'église sont du XVII^e s., dans le mouvement général de la Réforme catholique.

Le chapitre a commandé à Gervais de la Barre, un retable dont provient peut-être un des deux Christ en croix du XVII^e s. (chapelle de la Madeleine et nef). Il est aussi l'auteur du groupe sculpté du Pas-de-Dieu, situé dans le mur sud de la nef, derrière une grille, mais ce groupe provient de la chapelle du Pas-de-Dieu de l'abbaye Sainte-Croix et a été transporté à Sainte-Radegonde en 1792. Il illustre l'apparition du Christ à Radeconde dans sa cellule, un an avant sa mort. Avec le groupe sculpté se trouve la pierre en laquelle le Christ aurait laissé la trace de son pas. Les tableaux de la nef du XVII^e s. forment une série de par leurs mêmes dimensions et mêmes encadrements. Le « Miracle des avoines » illustre la croissance miraculeuse d'avoines qu'un laboureur vient de semer, pour dissimuler Radeconde aux yeux de son époux le roi Clotaire qui cherche à la reprendre. Cette légende n'apparaît qu'aux XIII^e - XIV^e s. et ressemble fort au miracle des blés qui cachent la Sainte Famille lors de la fuite en Égypte. L'Annonciation et l'Adoration des bergers semblent de la même main. Le tableau de la Crucifixion, avec ses couleurs vives et les corps bleutés des suppliciés, est de qualité. La Cène et la Présentation au Temple sont de la même série. La Sainte Madeleine en prières provient vraisemblablement de la chapelle du même nom. Saint Charles Borromée, le pieux réformateur du diocèse de Milan, est représenté en cardinal, avec une série de médaillons rapportant les principaux événements de sa vie ; il a été vénéré dans toute la chrétienté dès le début du XVII^e s. Les deux grandes toiles de la fin du XVIII^e s. consacrées à saint Sébastien - martyr romain du III^e siècle transpercé de flèches - et à saint Louis sont celles des autels de l'ancien jubé qui se situait après la première travée occidentale de la nef ; les chanoines, qui occupaient les travées suivantes de la nef, décidèrent en 1772 la démolition de cet ouvrage, mais le problème des deux autels qui lui étaient accolés y fit obstacle et le jubé resta en place jusqu'à la Révolution.

L'église Sainte-Radegonde a eu des orgues dès le XV^e s. Le grand orgue demandé au facteur, Nicolas Caron, après les destructions de 1562, disparaît à la Révolution. Le nouvel instrument inauguré en 1894 a été remplacé en 1997 par un orgue dû à la maison Boisseau-Cattiaux, propre à mettre en valeur le répertoire ancien et moderne, avec harmonisation de caractère français.



- 1 Parvis de justice - XV^e s.
- 2 Bas-reliefs romans
- 3 Vitraux - XIII^e-début XIV^e s.
- 4 Tableau : la Cène - XVII^e s.
- 5 Chaire par Boucard - 1815-1816
- 6 Tableau : le Miracle des avoines - XVII^e s.
- 7 Tableau : Saint Charles Borromée - XVII^e s.
- 8 Tableau : Crucifixion - XVII^e s.
- 9 Vitraux : vie de Radegonde
- 10 Vitraux : vie de Radegonde - XIII^e s.
- 11 Statue : Saint André
- 12 Statue : Sainte Néomaye - XVIII^e s.
- 13 Autel néo-roman, par Charron et Beausoleil - 1867
Statue : la Vierge à l'Enfant - 1867
- 14 Statue : Pietà - XVII^e s.
- 15 Statue : Notre-Dame-des-Anges - XVII^e s.
- 16 Peintures murales - XIII^e s.
(très retouchées - 1849)
- 17 Statues : anges adorateurs - XVII^e s.
- 18 Stalles - fin XVI^e s - début XVII^e s.
- 19 Statue : Sainte Radegonde - XVII^e s.
- 20 Crypte : tombeau de Radegonde
Statue : Sainte Radegonde par Nicolas Legendre - 1658
(dans le mur de gauche de l'escalier)
ex-voto d'Arne d'Autriche - 1659
- 21 Chapelle Sainte-Madeleine
- 22 Tableau : l'Annonciation - XVII^e s.
- 23 Tableau : l'Adoration des bergers - XVII^e s.
- 24 Tableau : la Présentation au Temple - XVII^e s.
- 25 Groupe sculpté du Pas de Dieu :
apparition du Christ à Radegonde,
par Gervais de La Barre - XVII^e s.
- 26 Tableau : Martyre - XVIII^e s.
- 27 Tableau : Saint Benoît - XVIII^e s.
- 28 Crucifix - XVII^e s.
- 29 Tableau : Saint Sébastien - XVIII^e s.
- 30 Orgue, par Boisseau-Cattiaux - 1997
Buffet d'orgue - 1894 (sur dessin de Formigé).